LE MARTYRE D'UNE MERE

Premiere Partie

I

La Philolophie de Julis Drean.

Un matin de la fin de septembre de l'an 1882, le rapide de Compiegne déposait sur le quai de la gare de Creil un jeune homme svelte, bien pris dans sa taille élégante et robuste.

Vingt-huit ans, des traits réguliers encadrés par une barbe et des moustaches soyeuses d'un blond foncé. Les yeux, et aussi les lèvres minces, serrées, déparaient quelque peu ce gracieux ensemble. Ils étaient noirs, ces yeux, froids, durs. Ils denonçaient une grande sécheresse de cœur, un égoisme sûr; tous sentiments que, fort heureusement pour notre pauvre espèce humaine, on rencontre rarement chez les êtres de l'âge du voyageur, alors que le cœur n'a point été froissé par les désillusions pénibles et les chagrins de la vie. L'existence, cependant, n'avait point été cruelle pour Jules Dréan. A vingt deux ans, la mort de ses parents l'avait mis en possession d'une jolie fortune. Il avait depuis mené la vie à grandes guides, et comme il était joueur effréné, le résultat final était facile à prévoir.

Comment, au milieu de cette vie dissipée, avait-il pu continuer ses études, suivre ses cours ?...et à vingt-huit ans, à l'heure ou nous le voyons entrer en scene, se trouver bel et bien muni du titre de docteur en médecine, titre justement mérité et conquis, c'est là un de ces mystères que l'on heurte à chaque pas dans la vie. Le monde est rempli de ces antinomies, de ces contradictions inexplicables.

Toujours est-il que, pour l'instant, sa situation n'était pas des plus riantes.

Il était ruiné...Oh ! mais, ruiné au meme, il ne restait rien de sa légitime. Des dettes, par contre ; il avait des dettes ; fort heureusement elles n'étaient point criardes, et ne l'embarrassaient guère. Ce qui le genait, c'était le présent.

Ayant vite pris l'habitude de toutes les élégances, il éprouvait une invincible horreur de la misere, déguisée ou non.

Il entendait vivre, comme toujours, il avait vécu dans le luxe, dans le comfort et le bien-être, et tout en passant son examen de conscience, il reconnaissait que rien ne lui couterait pour obtenir ce résultat.

Doué d'un tempérament sensible, Jules Dréan avait, il faut bien le reconnaitre, tout ce qu'il faut pour promptement arriver.

L'occasion qui manquait, mais au besoin, il était capable de la faire naître. Encore fallait-il un point de départ, une plateforme, et il enrageait de ne point encore avoir pu les découvrir.

Franchissant la sortie de la gare, il arriva dans la rue. Le temps était doux, une brise légère tempérait les ardeurs d'un soleil radieux. Jules Dréan ferma l'oreille aux allèchantes propositions des cochers qui se disputaient déjà, abaissant leur prix pour se faire concurrence.

—Bah !—fit le jeune homme,—la Flache n'est qu'à une lieue, et le cousin Fèlix me fera bien reconduire.....D'ailleurs, il faut faire des économies.

Et sans plus répondre aux obsessions des cochers, il franchit les deux ponts sur l'Oise, prenant, apres etre sorti de la ville, la route qui conduit de Creil à pont-Ste Maxence.

Jules Dréan atteignit bientôt l'endroit où il devait quitter la grande route. Une traverse, munie d'une barrière ouverte l'échancrait à angle droit. Sur un poteau indicateur, une cartouche portait inscrit en majuscules noires : Verreries de La Flache.

Le jeune docteur s'engagea dans la traverse. Au travers de massifs de bouleaux pleureurs, se voyaient à cinq cents mètres environ, trois hautes cheminées en briques rouges de différentes grandeurs. L'une d'elles, la plus petite, se couronnait seule d'un panache de fumée. Cette singularité éveilla l'attention de Jules Dréan.

—Qu'est-ce que c'est ? se demanda-t-il, est ce que notre gentilhomme verrier aurait éteint ses hauts-fournaux ?...

Pressé d'en apprendre plus long, il se dirigea à grands pas vers la verrerie.

Il s'en trouvait encore à une certaine distance lorsque deux épagneuls noirs et feu, deux gordons superbes, bondirent tout à coup, franchissant la haie et vinrent à lui en aboyant et en grondant.

—Paix Ben ! Paix Sring ! A bas, mes braves bêtes, vous m'avez donc oublié ? vous ne vous souvenez donc plus de moi depuis...

—Depuis l'an dernier, fit une voix brusque et l'autre côté de la haie, n'ont-il pas eu le temps de t'oublier. Tu vas voir que c'est toi qui va les appeler ingrats.

En même temps les branches s'écartèrent et livrèrent difficilement passage a un homme de trente-six à trente-huit ans, grand, gros, en costume de chasseur. L'arrivant tenait encore à la main un superbe coq a collier blanc. Le faisan agitait ses ailes diaprées dans un dernier tremblement d'agonie. Nous venons de dire l'âge de Félix Martray. Nous ajouterons qu'il était lourd, épais ; le cou court, avec la tête dans les épaules. Les traits de cette tête taillés gros, en force. Les yeux, assez beaux, d'un bleu foncé, étaient protégés par d'épais sourcils qui se contractaient souvent, sous l'empire de l'impatience ou de la colère. Félix Martray portait une grosse moustache brune et d'épais favoris, découvrant un menton rond, gros, à fossette. Le maitre de la Flache avait l'air soucieux.

Jean Dréan était venu à lui la main tendue.

—Bonjour cousin, lui dit-il, je ne te demande pas comment va, ce matin... En tous cas, tu devrais être de belle humeur, tu viens de faire un coup de fusil superbe, et pardieu, tu me reçois tout aussi bien que Ben et que Spring.

—Bon, bon, répliqua en grognant Félix Martray, tu n'avais qu'à venir plus souvent à la Flache... Néanmoins, sois le bienvenu, cousin, d'autant plus que tu arrives à pic.

—Tu as besoin de moi ? fit le jeune homme avec empressement.

Félix Martray laissa échapper un profond soupir.

—Oui, j'ai besoin de toi, des autres, de tout le monde, ou je n'en sortirai jamais. Allons, rentrons, nous causerons les pieds sous la table.

M. Martray siffla ses chiens et prit la direction de la verrerie.

Son cousin ne pouvant le voir, il laissa dire à sa physionomie toute sa pensée, et il accompagna une grimace expressive de ces mots prononcés à voix basse :

—Ca sent le roussi.

Pour arriver à l'habitation, à la maison du maitre de La Flache,—un chalet dont les tuiles s'apercevaient au milieu d'une touffe de catalpas et de platanes, M. Martray dut traverser la grande cour de la verrerie.

Au centre de la cour, un groupe d'ouvriers entourait un contre-maitre. On causait là avec animation et force gestes.

A l'aspect du patron il se fit un grand silence au milieu duquel le contre-maitre se détacha du groupe, il s'approcha de son maître, mettant le chapeau à la main.

M. Martray s'arrêta, les traits contractes. Sa physionomie avec pris une expression de fureur.

—Monsieur, demanda à mi-voix le contremaître, en jetant un regard du côté du Jules Dréan, ils voudraient savoir jusqu'à quel jour ils doivent patienter.

—Samedi !...... J'ai dit samedi, fit Félix Martray, d'une voix qu'étranglait la colère. Pour une fois on peut bien attendre peut-être.

En prononçant ces derniers mots, il avait atteint la porte du parc de la maison d'habitation, et d'un coup violent, oubliant la présence de son cousin, après l'avoir brusquement franchie, il la claqua au nez de Jules Dréan qui faillit être renversé.

Jules Dréan ne s'était pas trompé, il arrivait en plein désastre.

—J'ai eu une fichue idée de venir ici, se dit il.

Il put également entendre, en traversant le vestibule, la cuisinière qui répondait insolemment à son maitre.

Le déjeuner n'était pas prêt ......et un invité encore !...... Monsieur prenait bien son temps...

A bout de patience, Félix Martray laissa échapper un juron qui fit trembler les vitres. Il reparut dans le vestibule, accrocha son fusil à un porte-manteau, et serrant nerveusement son cousin par le bras.

—Viens dans mon cabinet, lui dit il, là au moins nous serons tranquilles.

Le laissant passer devant lui, il le fit entrer dans son bureau. Refermant la porte, s'appuyant contre, les bras croisés, la face convulsée, il adressa ce seul mot à son jeune parent, mot terrible qui résumait toutes ses angoisses:

—Tu as compris, n'est ce pas?

Et comme Jules Dréan se taisait, il ajouta, faisant explosion :

—La ruine ! ...Entends-tu bien !... La ruine complète !...Je n'ai plus rien !...Rien !...J'ai tout perdu !...Tout !... comprends-tu !...J'ai dit à ces hommes qu'ils seraient payés samedi !...J'ai menti !...Je leur ai menti !...Ils ne seront pas plus payés ce jour-là qu'ils ne l'ont été samedi dernier !...Et je n'ai pas le courage de me tuer ! demain les huissiers seront ici ! On prendra ce qui reste...Et moi !...moi !.....

Et deux larmes de rage coulèrent lentement sur les joues du malheureux.

—Comment as tu fait ? lui demanda son cousin, tu étais riche, tu possédais cinquante mille livres de rente...Comme ton frère, du reste.

—Comment j'ai fait ?...Ah ! comment j'ai fait ?...J'ai voulu tâter de l'industrie, j'ai joue, j'ai perdu...La guerre, l'Allemagne, les non payants, les non valeurs, tout s'accumulant, ainsi qu'il arrive toujours, quand le malheur vous frappe. Enfin, je n'ai plus rien...Ah ! si !...j'oubliais !...Il y a toi...Tu m'as dit tout à l'heure que tu n'avais rien oublié, que tu n'étais point un ingrat...Je t'ai prêté dix mille francs il y a un an...Rends les moi....On ne sait pas, la somme n'est pas forte, mais enfin, elle me donnera du temps, peut-être le sort cessera-t il de s'acharner après moi...Ca doit finir, la chance peut tourner......

Jules Dréan ne répondait pas Il s'était laissé aller dans un fauteuil, et les mains croisées sur ses genoux, il laissait aller sa tête. Enfin, il finit par prononcer cette phrase qui résumait toute sa pensée :

—Ainsi, mon pauvre Félix, voilà ou tu en es !...Tu en es réduit aux expédients ! Félix Martray ne comprit pas tout d'abord......

—Je t'ai dit que j'avais tout perdu......tout, hormis les dix mille que je t'ai prêtés l'année dernière...Rends-le smoi...et tu verras....

Ce fut au tour de Jules Dréan de faire explosion.

Te rendre tes dix mille francs, s'éria-t-il en bondissant. Mais tu es fou ! fou à lier !...Mais où veux-tu que je les prenne ?...

—Mais je venais tout simplement t'en demander dix mille autres !...Tu vois comme ça se trouve !...

Lorsqu'un homme est dément de douleur, lorsqu'il est depuis longtemps en proie aux affres d'une agonie morale, le moindre choc suffit parfois pour le mener tout à une exaspération féroce. Les droit dernières paroles du Jules Dréan avaient été prononcées par celui-ci avec un ton de raillerie amère.

Félix Martray se précipita sur son cousin, les mains etendues. L'œil étincelant, les lèvres crispées laissant voir ses dents blanches comme celles d'un fauve, il était effrayant !

Pour la première fois de sa vie, le sceptique et froid Dréan ressentit une sérieuse inquiétude.

—J'ai été trop loin, se dit-il, cette brute est parfaitement capable de m'étrangler.

Battant en retraite derrière le fauteuil :

—Tu ne vas pas m'assassiner? n'est-ce pas, mon bon Félix, dit-il d'un ton très calme, cela n'arrangerait nullement tes affaires.

—Rends-moi mes dix mille francs ! continuait M Martray d'une voix rauque, rends-les moi, je le veux...il me les faut !

—Eh ! je ne les ai pas sur moi, que diable, puisque, je te le répète, je venais mettre ton obligeance à une nouvelle épreuve.

L'effort tenté par M. Martray était le dernier. Le malheureux s'en fut tomber sur un divan, la tête dans les mains.

Oh !...c'est trop ! murmura-t-il.

Jules Dréan avait tranquillement repris sa place dans son fauteuil Il le comprenait, l'accès de fureur de son cousin était passé, il n'avait plus rien à craindre. En voyant l'accablement de Félix, le jeune homme réprima avec peine un mouvement d'épaules.

—Au lieu de te lamenter, ce qui ne sert à rien, lui dit-il, au lieu de pleurer comme une femme, ce qui est bête, veux tu que je te dise une chose ?...Je les aurais tes dix mille francs, que je ne te les donnerais pas. Félix avait fait un mouvement. Non, je ne te les donnerais pas, parce qu'ils ne te serviraient a rien. Ce serait dix mille francs de flambés, qui iraient tout simplement rejoindre les autres au fond du gouffre.

Ce n'est pas dix mille francs qu'il te faut...C'est cent mille, deux cent mille, toute un fortune...pour te sortir d'ici, ou t'établir ailleurs...Car franchement, quand tu fourrerais dedans tes créanciers !...Je n'y vois pas d'inconvénient.

—Je ne veux pas être déshonoré. Je ne veux pas être un failli......

Jules Dréan tapa du pied.

—Des bêtises !...Des grands mots ! ....Déshonoré !....Et pourquoi ? Parce que le sort t'a trahi...Ce sont des farces... Tiens ! Félix ! Tu es mon ainé de beaucoup, et tu n'es encore qu'un enfant !....Je suis autrement fort que toi, va !...Je n'ai plus le sou...Je suis ruiné de même.... bien ! je n'en suis pas plus triste pour cela... Je m'arme de philosophie... C'est un mauvais moment à passer... voilà tout. Je me dis....— tu vas me trouver bien prétentieux, mon cher Félix, mais cela m'est parfaitement égal,—Je me dis que je suis jeune, intelligent, bien de ma personne, que par conséquent j'ai droit à une certaine somme de jouissances et que je saurai bien les conquérir.

M. Martray, tout en écoutant son cousin, avait relevé la tête.

—Tu feras des dupes, lui dit il.

—Encore des mots ! Toujours des mots !...Est ce qu'il y a des dupes dans la vie ? Il y a les faibles et les forts...Voilà tout.. Moi je suis un fort...Tu seras un fort aussi si tu le veux.

M Martray voulait discuter quand même.

—Et ta conscience ?... qu'en fais-tu.

Tout en parlant, Jules Dréan s'énervait. Il devenait pâle, serrait les lèvres, et marchait d'un pas agité à travers le bureau.

—Ma conscience ! s'écria-t-il. Ah ! elle est bien bonne ! Où c'est-y placé ma conscience !.... Et comment est-ce fait surtout ! C'est-y rond, c'est-y carré.... Non, réellement, tu me fais de la peine, mon bon Félix, en te voyant t'attacher ainsi à toutes les naiseries de l'ancien jeu. Enfin, ce que tu appelles "conscience" et ce que je nomme moi, "préjugé" il y a bien des gens qui ont perdu cette chose indéfinissable dans la grande bataille de la vie, ils ne s'en portent pas plus mal.

M. Martray était effrayé de ce cynisme.

—Mais tu ne crois donc pas à Dieu, malheureux !

Cette fois, le jeune docteur partit d'un éclat de rire trop forcé.

—Ah ! ah ! ah ! Dieu, fit-il, le bon Dieu ! Laisse-moi donc me tordre !...Dieu ! La Famille !... La Société ! ....Il y a un brave magistrat, du haut de son siège, qui a fort heureusement fait justice de ces vieilleries en les traitant de tas de balançoires......

Et, enchanté de sa bonne plaisanterie, Jules Dréan se frotta vigoureusement les mains.

Félix Martray était atterré, l'assurance de son cousin l'épouvantait ; mais, faible pardessus tout, il se sentait gagné par cette corruption de maison centrale.

Jules Dréan, cependant, poursuivit son idée. A une dernière objection de son cousin qui lui disait :

—Mais, tu ne crains donc rien ?

Il répondit :

—Je crains la justice et la police, deux indiscrètes et deux curieuses qui, le cas échéant, voudraient mettre le nez dans mes petites affaires, si elles n'étaient pas régulières. Mon cher ami, je crains la loi, parce que je suis oblige de lui obéir et de la respecter. La loi.... voilà ma conscience....

Après un silence il ajouta :

—Mais la situation est trop tendue, pour toi et pour moi pour que nous passions notre temps à discutailler sur des naiseries. Il s'agit de nous, il appuya sur ce dernier mot, de de nous sortir de là

Ce pluriel amena une protestation sur les lèvres de Félix.

—Dieu merci pour toi, tu n'es pas à la veille d'être saisi par les huissiers !

—Je n'en vaux guère mieux ! ...si tes officiers ministériels me font grâce de leurs papiers timbrés, c'est que mes meubles appartiennent à mon tapissier... J'ai heureusement pris mes précautions Autrement je serai bel et bien exposé à coucher dans la rue. Mais ce n'est point moi, qui suis, en première ligne, en cause. Ce nous qui t'a choqué... je le vois bien, je l'ai employe à dessein. Je pense que tu ne me laisseras pas dans l'embarras une fois que je t'aurais tire d'affaire.

—Voyons, poursuivit Jules Dréan, nous allons exposer le bilan de ta vie; mais, avant fais-nous déjeuner, car je meurs de faim. Ainsi que tu le disais fort bien tout à l'heure nous serons beaucoup mieux les pieds sous la table.

Félix Martray hocha la tête.

—Déjeuner ! tu en parles à ta guise Nous déjeunerons quand il plaira à Irma de bien vouloir nous donner à manger. Je lui dois une année de ses gages à cette fille, plus des comptes... qui n'ont pas été réglés, alors tu as pu juger de son insolence. Elle en a toujours un échantillon.

—Tu me permets de la sonner, de lui donner des ordres ?

—Comme tu l'entendras, seulement tu vas t'attirer des grossièretés.

Jules Dréan eut un sourire.

—Pas une seule. Cette fille sera polie et souple comme un gant.

En même temps le jeune homme appuyait le doigt sur un bouton de sonnette électrique, Irma, la cuisinière, ne répondit point au premier appel. Second appel plus prolongé que le premier. Elle se decida alors à se montrer, et son visage renfrogné, haut en couleur, apparut dans l'encadrement de la porte brusquement ouverte.

—Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda-t-elle d'une voix de rogomme.

Ce fut Jules Dréan qui se chargea de lui répondre. Il le fit sur un ton posé et calme, en la tenant bien à l'œil.

—Je veux déjeuner immédiatement, lui dit-il. Faites nous des œufs, ouvrez une boite de sardines à l'huile. Vous avez bien un jambonneau quelconque et de la salade. Allez et faites vite. Ah! vous avez des comptes en retard. M . Martray me charge de les régler. Vous m'apporterez vos notes, je les examinerai après déjeuner. Allez.

Toute la superbe de la nommée Irma tomba comme pas enchantement. Elle chercha une réponse, n'en trouva point et referma la porte en prononçant un: "Bien monsieur," absolument correct. Quelques secondes plus tard elle se montra de nouveau.

—Monsieur est servi, dit-elle.

Le déjeuner était prêt, et les deux cousins passèrent dans la salle à manger. Jules Dréan se mit à manger d'un excellent appétit, et sur la fin tout en se servant une pointe de brie coulant, s'adressa à Irma qui allait et venait à travers la salle à manger.

—Laissez-nous, lui dit-il, on vous sonnera, si l'on a besoin de vous,

Sans mot dire la cuisinière se retira. Le ton, les regards du jeune docteur, l'épluch[illegible] promis des comp[illegible]

[illegible] réuni l'avait subitement matée.

—C'est affaire à toi répéta pour la seconde fois Félix Martray, et il ajouta en plaisantant, car le verre de Goulet aidant, il profitait de ce rayon de soleil brillant tout d'un coup au milieu de ces orages et de ces tempêtes qui, depuis si longtemps obscurcissaient sa vie:—Je ne te quitte plus.... Je te charge de tout mettre au pas.

Jules Dréan répliqua le plus sérieusement du monde :

—J'y compte bien

Se renversant sur sa chaise, savourant, mâchant à petites gorgées un nouveau verre de George Goulet il commença :

—Nous allons, si tu le veux bien, établir le bilan de ta vie.

—Oh!—fit tristement M. Martray,—ça ne sera pas long. Je n'ai plus rien. Plus d'actif... ruiné...complètement ruiné....

—Mon Dieu! que tu deviens donc fastidieux avec tes redites. Ruiné !....tu es ruiné ! c'est entendu. Moi aussi je suis ruiné—et choquant son verre contre celui de son cousin, "et ces deux grands débris se consolent entre eux." —Tu n'as qu'un passif, tu le crois du moins, nous allons donc examiner le dit passif. Ensuite, nous reviendrons à l'actif, si, comme je le crois, il y a lieu de le faire. Je commence donc : tu es ruiné, tu es perdu de dettes, tu dois à Dieu et au diable, et ce qui pis est à tes domestiques " Tu n'as plus qu'a te jeter à l'eau pour éviter des rapports par trop intimes avec toute une compagnie d'huissiers. Demain on te saisira, on te vendra, tes ouvriers, s'ils parviennent à mettre la main sur toi t'écharperont...Tu vois que je ne garne aucune ombre au tableau et que je te fais la partie belle.. C'est bien ainsi, n'est-ce pas ?

—Oui,—fit Felix a voix basse et en baissant la tête.

Le cousin Dréan, tout au contraire, releva la sienne.

—Eh bien ! tout cela—ajouta-t-il—ne m'inquiète pas, de tout cela, nous nous sortirons, j'en ai la conviction profonde. Il n'y a qu'un point qui m'embarrasse. Ou en es-tu avec [illegible] se reprit aussitot :—Je [illegible] lire ou en es tu avec [illegible] Servin ?

La teinte rouge qui [illegible] déja envahi le visage [illegible] Martray app[illegible] de no[illegible]

—Je l'aime [illegible] intention [illegible] quoique les derniers [illegible] ments aient rendu ce mariage impossible.

—C'est entendu....Et elle Mme Servin ? l'aime-t-elle Eprouve-t-elle pour toi passion folle?......

—Je crois,—répliqua légèrement embarassé M. Martray,—qu'elle a beaucoup [illegible]ection pour moi......bien [illegible]

—Bien que ?...allons, parle donc.

—Bien que, depuis ces derniers événements, son humeur ait beaucoup changé... Que veux-tu ! le chagrin [illegible] moi-même je ne suis que [illegible] aimable [illegible] tout le [illegible] en convenir.

—De mieux en mieux, [illegible] in petto Jules Dréan...C'est une fine mouche et elle [illegible] un mariage riche ! Dans [illegible] circonstance, elle ne [illegible] gênera point. Allons, marche.

Il demeura un instant pensif puis brusquement.

—Dans la situation [illegible] où tu te trouves, tu n'as songé à t'adresser à Mme A[illegible] Martray, la veuve de ton frère Elle est riche .Elle a [illegible] tout près de deux cent mille livres de rentes...Tu ne lui as pas écrit ?......

Félix eut un geste d'accablement.

—Eh ! Si ! Je l'ai fait..Je lui ai tout dit !..Tout raconté..Je la priais de me venir en aide. Je lui disais que j'allais être en faillite.. Et elle ne m'a même pas répondu.

(a continuer).

Western Hou[illegible]

Mrs. S. Arsenault, Pr[illegible]

SUMMERSIDE, P. E. I

Centrally located [illegible] and transient boar[illegible]

POOR COPY